

rodingote longue et sous le large chapeau du vicomte Andrea, le repent, le bras droit du comte Armand de Kergaz, le philanthrope, le chef de cette police vortueuse qui avait pour mission de rechercher et d'annuler la mystérieuse et redoutable confrérie des Valets-de-Cœur.

Les confidences du comte de Château-Mailly avaient laissé la pauvre Hermine livrée à un horrible désespoir. En vain lui avait-il dit d'avoir foi en lui et en l'avenir, en vain lui avait-il promis de lui ramener Fernand : l'infortunée jeune femme ne voyait et ne comprenait qu'une chose à tout cela, c'est que son mari était infidèle, lui qu'elle aimait et qui l'avait tant aimée : c'est que, à cette heure même où elle se désolait, et, les yeux pleins de larmes, n'apercevait autour d'elle que solitude et isolement, lui, peut-être, avait sa main dans les mains de son odieuse rivale et la regardait en souriant.

Ce qu'elle souffrit pendant la nuit qui suivit, pendant toute la journée du lendemain, nul ne le redira. Et cependant elle demeura fidèle à la promesse qu'elle avait faite au comte, elle n'ouvrit point son âme à sa mère, elle dévora en silence ses larmes et sa douleur, repoussant toutes ses consolations et gardant un affreux mutisme.

En vain M. de Beaupréau, qui paraissait être revenu, à la raison depuis une heure ou deux, en vain la pauvre Thérèse se moutraient-ils affectueux, empressés autour d'elle, Hermine gardait un silence farouche et semblait ne plus vivre qu'une seule et navrante pensée : Fernand ne l'aimait plus !

La nuit, la journée suivante s'écoulèrent sans qu'aucun événement fût venu apporter une trêve à sa douleur. Elle n'avait plus qu'un but, qu'une préoccupation : revoir M. de Château-Mailly, cet inconnu de la veille, qui avait eu pour elle les chaleureux élan de l'amitié, du dévouement sans bornes, et qu'elle considérait maintenant comme son appui le plus ferme, son ami le plus sûr.

Au moment où la nuit venait, Hermine sortit de chez elle furtivement, comme un prisonnier qui s'évade ; elle gagna la place du Havre à pied, enveloppée dans un grand manteau, le visage couvert d'un voile épais. Là, elle se jeta dans un modeste fiacre, et donna l'ordre au cocher de la conduire à l'angle de l'avenue de Lord-Byron.

C'était une froide soirée d'hiver, brumeuse comme un soir de novembre. Les Champs-Élysées étaient déserts et d'une mortelle tristesse, avec leurs grands arbres dépourvus et leur avenue couverte d'une boue noirâtre. Ce fiacre solitaire qui s'en allait au petit trot de ses deux rosses avait un aspect funèbre qui glaçait le cœur des rares passants attardés dans l'avenue. On est dit, en le voyant, la voiture du condamné ou le char de l'infortuné ; et nul n'aurait pu supposer que la femme qu'il contenait, cette femme à l'attitude affaissée, aux yeux rougis par les larmes, qui se cachait dans son voile comme ceux qui vont commettre une mauvaise action, était douze fois millionnaire, et que, huit jours auparavant peut-être, elle avait passé là en plein jour, par une belle après-midi de soleil, en calèche à quatre chevaux conduits à la Daumont, sa main dans la main d'un époux jeune et beau, au milieu d'une foule élégante qui disait avec un soupir d'envie : " Voilà le bonheur, l'amour, l'opulence qui passent ! "

Certes il n'y avait jamais eu rendez-vous moins blâmable, plus excusable, que celui auquel cette pauvre femme courait. Elle y allait pour son mari, pour son enfant, dans l'espoir d'arracher l'un à l'horrible femme qui le tenait dans ses griffes, de conserver à l'autre une fortune menacée par l'avidité furieuse d'une courtisane ; et cependant Hermine tremblait, durant le trajet, comme cette feuille jaunie que le vent d'automne secoue à la cime des arbres. Une voix secrète semblait lui dire qu'elle courait à un danger plus grand peut-être que celui qu'elle allait conjurer.

Le fiacre s'arrêta à l'endroit désigné.

Hermine, dont le cœur battait avec violence, jeta un regard inquiet dans l'avenue de Lord-Byron, entièrement déserte.

Le comte se faisait attendre ; c'était d'une bonne politique. Pendant un quart d'heure, la malheureuse jeune femme attendit, livrée à une anxiété mortelle. Il ne venait pas...

Enfin, un homme parut à l'extrémité opposée de la rue. Il était à cheval ; il arrivait au grand trot.

— C'est lui ! murmura Hermine avec autant d'émotion que si cet homme qu'elle attendait avec une telle impatience eût été l'homme aimé.

C'était, en effet, M. de Château-Mailly.

Il mit respectueusement pied à terre, et, le chapeau à la main, il s'approcha du fiacre.

Hermine était pâle et frissonnante :

— Eh bien ? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

— Depuis hier, madame, répondit le comte, j'ai fait un grand pas ; je sais où est votre mari, je sais où est cette abominable créature. Permettez-moi de vous revoir après-demain, car aujourd'hui je ne puis rien vous dire encore, et ayez bon espoir, je vous ramènerai votre époux.

Hermine voulut l'interroger.

— Non, dit-il, n'oubliez pas que vous m'avez promis de m'obéir...

Il lui baisa la main et ajouta : — C'est après-demain dimanche ; trouvez-vous ici à cinq heures.

Et le comte, déglotté à garder un impitoyable silence, remonta à cheval et disparut.

Hermine rentra chez elle plus désespérée, plus morne qu'à l'heure où elle était sortie. Elle avait tant espéré de son entrevue avec M. de Château-Mailly...

Cependant les âmes nobles et résignées s'habituent insensiblement à la douleur, pour peu qu'à l'horizon, dans l'avenir, brille, si petite, si imperceptible qu'il soit, un coin de ce ciel bleu qu'on nomme l'espérance. Hermine pleurait, Hermine était torturée par le fer rouge de la jalousie ; et déjà pourtant elle avait si bien foi dans les promesses du comte, qu'elle espérait le retour de l'infidèle. Elle passa ces deux jours, qui devaient s'écouler avant qu'elle revît le comte, tout entière à son enfant, se réfugiant dans l'amour maternel comme le navire battu de la tempête se hâte de rentrer au port, se cramponnant à ce borceau comme le marin qui se noie à la corde de sauvetage.

Le dimanche, elle fut exacte au rendez-vous, et cette fois M. de Château-Mailly ne se fit point attendre.

— Réjouissez-vous, madame, dit le comte, votre mari reviendra... Et, comme elle frissonnait de joie et d'émotion tout à la fois, le comte poursuivit : — Mercredi, dans la soirée, vous le verrez rentrer rue d'Isly. Mais, au nom du ciel, madame, au nom de votre repos, de votre avenir, de votre enfant, au nom du dévouement que j'ai pour vous, obéissez-moi encore.

— Dites, murmura-t-elle, j'obéirai...

— Acceptez l'explication que votre mari vous donnera sur son absence. Croyez-le ou feignez de le croire. Ne prononcez ni le nom de cette femme, ni le mien. Me le jurez-vous ?

— Je vous le jure !

— Merci ! adieu !

Elle rentra chez elle le cœur palpitant d'espoir, ayant déjà pardonné, et résolu à compter les heures et les minutes qui la séparaient encore du moment où, selon la promesse du comte, il devait revenir.

L'histoire de cette attente est un long poème à elle seule. Nous ne la redirons pas et nous franchirons trois jours en trois lignes.

Le mercredi soir, dès huit heures, la pauvre Hermine sentit que sa vie toute entière était suspendue à un seul bruit, celui de la cloche de l'hôtel. Quand arriverait-il ? à quelle heure ? comment ? Elle ne le savait, mais elle croyait à ce que lui avait dit le comte, et chaque fois que la porte de l'hôtel s'ouvrait, elle éprouvait une angoisse inexprimable. Seule dans son boudoir, l'œil fixé sur l'aiguille de la pendule, Hermine vit les heures succéder aux heures. Minuit sonna... Il ne revenait pas !